

Géographie et Littérature

Benoît Brouillette*

Présentation

Le médecin et écrivain Ringuet (1895-1960) et le géographe Benoît Brouillette (1904-1979) comptent parmi les membres fondateurs de la Société de géographie de Montréal. Fondée en décembre 1939 sous l'impulsion de Brouillette – son secrétaire de nombreuses années et l'un de ses principaux animateurs –, dissoute en 1974, cette société réunira tout d'abord tant des géographes de métier que des gens du monde, littérateurs pour la plupart, qui montraient pour la géographie et les voyages un intérêt particulier. C'est le cas de Ringuet qui voyagea beaucoup et qui publia des essais sur le peuplement des Amériques et la découverte du continent. Brouillette, dans le texte que nous publions, s'offre le plaisir de lire avec des yeux de géographe l'œuvre célèbre du romancier québécois, *Trente arpents*, publiée en 1938. Il y mène une enquête pour tenter de situer les lieux de l'action du roman. Ce texte parut originellement en 1965 dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, quatrième série, troisième tome, aux pages 13 à 18. L'auteur agissait alors à titre de président de la Première section de la Société royale. Notons qu'un même projet anima Paule Sainte-Marie, qui parvint à récolter des témoignages lui permettant de conclure, contrairement à Brouillette, que le hameau où prennent place la majorité des événements du récit fut bien réel, et qu'il était désigné du nom de Ruisseau Saint-Georges. Publié à compte d'auteur en 1990, son petit livre est intitulé *Trente arpents à Saint-Jacques*.

Julien Vallières

*
**

* Présenté par Julien Vallières.

La question que je désire examiner avec vous se pose en termes simples ayant, de prime abord, un caractère d'évidence : dans quelle mesure le géographe peut-il ou doit-il s'inspirer de littérature régionale lorsqu'il évoque un certain milieu naturel et humain? Géographes et écrivains ont sans doute des préoccupations communes. Les premiers sont des observateurs par définition, qui s'efforcent de décrire les phénomènes afin de mieux comprendre et expliquer les rapports entre la nature et les activités humaines. Les seconds peuvent aussi être d'excellents observateurs, moins matérialistes que les précédents, mais plus subtiles et perspicaces, sachant évoquer l'atmosphère d'un lieu ou d'une situation. Ceux-ci peuvent donc être très utiles aux géographes dont ils complètent la documentation de manière originale et vivante. Il faut savoir cependant à qui s'adresser car, parmi les écrivains dont les œuvres se situent dans un cadre géographique, tous ne méritent pas la même attention. Raoul Blanchard, spécialiste des Alpes, fulminait contre les romans d'Henry Bordeaux dont l'action se passe en Savoie. Pourtant les exemples ne manquent pas d'auteurs, essayistes et romanciers, qui savent bien observer et décrire non seulement les gens mais même certains phénomènes naturels en des termes dont les géographes tireraient profit s'ils les connaissaient. Ces littérateurs possèdent un sens aigu des réalités soit par intuition, soit par suite de leur formation intellectuelle.

Demandons, par exemple, à Jules Romains¹ comment il aperçoit son pays sur un planisphère. Voici la réponse de cet ancien Normalien qui a subi, inconsciemment peut-être, l'influence de Vidal de la Blache :

Elle [la France] occupait le bout de ce continent maigre et osseux, qui depuis la carrure bovine de l'Asie, ne cesse de se rétrécir pour faire front à l'Océan Occidental. Mais si elle était au bout, elle n'était ni dans un coin, ni dans une corne. Elle ne formait pas un cul-de-sac de l'Europe [...] Tout ce qui cheminait de l'Est à l'Ouest, d'un patient pas séculaire, tout ce qui n'était pas accroché en route arrivait jusqu'à elle nécessairement. Pas une race, pas une horde qui ne fut venue

¹ [Brouillette] Jules Romains, *Le drapeau noir*, tome XIV des *Hommes de bonne volonté* (Paris : Flammarion, 1937), pages 381-84.

un jour ou l'autre, les narines ouvertes, y faire un tour, s'y frotter le poil au balcon de l'Océan, flairer le vent qui venait de par là et les humides douceurs qui régnaient dans tout ce courtil [...] Si des échantillons de toutes les races de l'Europe étaient venus tomber d'âge en âge dans l'hexagone français, comme ils iraient tomber plus tard dans l'énorme quadrilatère américain, ils n'y étaient pas, comme ils devaient le faire en face, tombés dans le vide. Ils s'y étaient heurtés à de petits hommes des montagnes déjà serrés, fort têtus, contents de peu, se battant bien, et très rageurs sur la question de leurs terres, où ils étaient arrivés longtemps avant tout le monde.

Après ce rappel de géographie humaine, Jules Romains esquisse les grands traits du relief :

Des vallées non pas immenses, mais majestueuses [...] Aucune n'étant la vallée du pays, ne la drainant de bout en bout. Des montagnes nombreuses, à la fois pénétrables et cloisonnées; les plus hautes situées aux frontières du territoire et en chicanant l'accès. Peu de grandes plaines et fort éloignées l'une de l'autre, si bien que le mélange qui s'opérait dans l'une n'avait aucune chance de couler tel quel dans l'autre, ni de s'étendre de l'une à l'autre par va et vient. De quoi faire beaucoup de brassages. De quoi faire beaucoup de provinces. Et comme le sol n'était pas ingrat, de quoi y enraciner beaucoup de paysans.

Ce texte, digne de figurer dans une anthologie, fait pardonner à son auteur de s'être moqué cruellement de prétendus géographes dans ses pièces de théâtre.

Existe-t-il des pages analogues dans la littérature canadienne d'expression française? Je n'en doute pas et crois qu'il serait possible de constituer une anthologie géographique avec les citations appropriées des auteurs qui ont le mieux observé nos gens et notre milieu. Les sociologues montrent la voie aux géographes à cet égard, quand ils utilisent les œuvres de romanciers qu'ils estiment être assez bons observateurs pour les aider à mieux saisir le caractère et le comportement des groupes sociaux qu'ils étudient. Toutefois, s'il fallait dépouiller et analyser systématiquement les écrits de tous ceux dont les noms nous viennent spontanément à l'esprit, il y aurait

un travail à faire qui déborderait les cadres de notre propos, un travail d'équipe, analogue à celui des archivistes, et dont les résultats ne seraient pas sans intérêt. Or cette recherche serait d'autant plus fructueuse qu'elle se place sur les marges de plusieurs disciplines à une époque où l'on s'efforce d'abolir les frontières entre les multiples connaissances humaines. Faute de temps, je me bornerai, pour illustrer la méthode que je préconise, à analyser un seul roman, *Trente arpents*, de Ringuet, publié chez Flammarion en 1938, et dont le rayonnement fut à l'époque fort considérable.

L'objet de notre enquête, rappelons-le, est de rechercher sous la plume du romancier une évocation, une peinture du milieu géographique tant naturel qu'humain. L'auteur peut inventer un milieu comme il invente ses personnages, mais son imagination s'inspire de données réelles, plus ou moins exactement transposées dans le récit. La première question qui vient à l'esprit d'un géographe en ouvrant le livre de Ringuet est de savoir le sens du mot « arpent ». Est-ce une mesure de longueur ou de surface? Selon n'importe quel dictionnaire français, l'arpent désigne une superficie; mais le dictionnaire Bélisle² lui attribue deux sens : arpent de longueur soit 192 pieds, et arpent carré soit 36 802 pieds carrés. Ringuet n'indique le sens qu'il donne au titre de son roman qu'à la page 144 : « Combien la nuit était douce! [...] Euchariste songea que derrière lui, sur trente arpents de long et cinq de large, se dressait [...] ». Mesuré en superficie le domaine des Moisan couvre 150 arpents carrés, parcelle de terrain suffisante pour assurer l'existence d'une famille rurale au Québec. Le roman débute par un dialogue entre Euchariste, le héros principal, et un voisin venu faire un brin de causerie le dimanche après-midi. Assis sur la véranda, ils fument et bientôt se taisent, les yeux perdus. Ringuet décrit la propriété (p. 7 et 8) :

Devant eux, autour d'eux, les prés s'étendaient; la plaine largement étalée et chatoyante, peinte des couleurs crues d'octobre. Les premières gelées matinales avaient enluminé de safran ou de vieil or le damier alterné des champs [...] De-ci, de-là, des boqueteaux tiraient l'œil, les saules noirs déjà nus

² Louis-Alexandre Bélisle, *Dictionnaire général de la langue française au Canada* (Québec : Bélisle éditeur, 1954), p. 64.

brochant sur les hêtres verts encore. Puis plus loin, en arrière, là où le sol se relevait comme le bord d'une croupe, le long bandeau du bois, symphonie de couleurs fondues dont les basses étaient le vert invincible des résineux, et l'aigu l'écarlate des érables planes qu'on appelle simplement chez nous des *plènes*. En avant, pas très loin, le même carrelage des champs venait buter sur la haie rousse des aulnes courts dont les déchirures montraient le miroitement métallique de la rivière*.

Voilà une description qui suffit à évoquer dans l'esprit du lecteur les traits essentiels du paysage : un domaine (une terre, selon l'expression usuelle) dont les parcelles en culture se trouvent dans la plaine, bornée par un ruisseau à l'extrémité inférieure et par un coteau à l'autre bout, au sommet duquel un taillis remplace les cultures. En outre, le terroir est de qualité, c'est « la vieille terre des Moisan, riche et grasse, généreuse au travail, lentement façonnée autrefois, des milliers et des milliers d'années auparavant, jusqu'à ce que le fleuve amoindri quittât son ancienne rive, le coteau, là-bas, après avoir patiemment et des siècles durant étalé couche par couche ses lourdes alluvions » (p. 11).

L'origine du sol s'explique, selon Ringuet, par les dépôts superposés d'alluvions dans un fleuve qui fut d'abord immense et s'est ensuite réduit graduellement à ses dimensions présentes. Même si cette hypothèse paraît trop simple aux yeux des spécialistes en géographie physique, personne ne saurait blâmer un romancier de l'avoir avancée, car elle correspondait aux idées alors en cours.

Où la ferme des Moisan est-elle située? Pourrait-on la localiser sur une carte du Québec? Ringuet la place dans une plaine dont il vante la fertilité par opposition au sol caillouteux des Laurentides. « La ferme, » dit-il (p. 51) « se trouve à deux lieues du village de Saint-Jacques et à trois lieues de Labernadie dans la direction opposée ». D'autres repères sont signalés plus loin : un village à dix-sept milles en amont, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (p. 140), une pauvre

église à neuf lieues « dans les concessions », celle de Saint-Isidore (p. 158). Inutile d'entreprendre des recherches sur le cadastre ou sur les feuilles topographiques des zones marginales entre la plaine du Saint-Laurent et le rebord du Bouclier canadien. Toute cette toponymie est fictive. Seule la ville où Moisan ira conduire son fils aîné au séminaire peut se reconnaître. Partis de grand matin en « planche », voiture hippomobile légère, les voyageurs arrivent au terme de leur longue randonnée en fin d'après-midi. Aux abords de la ville, « à droite [...] le fleuve roule vers la mer lointaine la masse de ses eaux glauques troublées d'alluvions. [...] À un mille vers la gauche, une crête oblique court [...] vers le fleuve et vers la ville. Rivière et coteau enserrant un triangle de terre dont la ville couronne la pointe extrême » (p. 88). Ces éléments de la topographie ne peuvent que désigner la ville de Trois-Rivières abordée par le Sud-Ouest. Un autre détail précise le site encore davantage. « Ils sont au cœur du bourg, à la croisée de deux rues principales dont l'une va se jeter à la rivière en contre-bas, si bien qu'un bateau à quai semble échoué en pleine ville » (p. 91). Ce carrefour, les Trifluviens l'ont reconnu, c'est le croisement des rues Notre-Dame et Des Forges, cette dernière aboutissant au quai où accoste le bateau-passeur entre Trois-Rivières et Sainte-Angèle. Donc la ferme des Moisan se trouve quelque part au sud-ouest de Trois-Rivières. Il ne faudrait surtout pas croire qu'il s'agit de Saint-Jacques, comté de Montcalm, village situé beaucoup trop loin et dont la topographie ne correspond aucunement à la description du milieu local que fait l'auteur au début de son roman.

On ne saurait parler d'habitat rural au Canada français sans faire allusion à son mode original d'implantation : le système du rang. Ringuet en parle (p. 51), en décrivant le hameau qui s'était constitué peu à peu au carrefour voisin, à « la croisée des chemins » formée par « la grand'route, le *chemin du roi*, qui longeait irrégulièrement la rivière » (appelée ruisseau au début), et « d'autre part la route de raccordement entre le grand rang et les terres de l'intérieur ». Sur le cadastre, un rang est la subdivision d'un canton ou d'une seigneurie; il groupe un certain nombre de propriétés ayant une superficie sensiblement égale à celle des Moisan, et toutes disposées parallèlement. On désigne d'ordinaire par grand rang le secteur le plus anciennement occupé d'une municipalité. Les terres de l'intérieur forment d'autres rangs qui sont occupées au fur et à

* Note de l'éditeur : cette citation, la précédente et les suivantes sont extraites de la première édition de *Trente arpents* parue chez Flammarion en 1938. Ringuet apportera des corrections à ce passage dans les éditions subséquentes, chez Variétés en 1943 et chez Fides en 1957.

mesure de leur défrichement. Celles dont parle Ringuet étaient connues sous le nom de *rang des pommes*. Le hameau du carrefour n'avait d'abord qu'une fromagerie établie depuis deux générations. Vinrent s'y établir par la suite un « atelier de forge et maréchalerie », une « échoppe de sellier », une boulangerie et le « magasin général » de la veuve Auger qui « devint le rendez-vous des flâneurs, du jour où le député [...] lui obtint une station postale ». « Tout cela, avec les maisons des fermiers [celle des Moisan était la huitième en s'éloignant du carrefour], faisait à la croisée des routes un groupe de constructions basses, sans étage, faites de planches clouées verticalement sur la charpente et noircies par les intempéries, et que le voisinage de la fromagerie remplissait continuellement d'une odeur aigre de petit-lait » (p. 52). Ce noyau allait s'accroître pour former un village nouveau dix ans plus tard (p. 115).

Examinons de plus près la ferme des Moisan pour savoir, dans la mesure du possible, comment se logent ceux qui l'habitent et de quoi ils tirent leur subsistance. Au début du récit, Euchariste encore célibataire vit avec son oncle Ephrem et une vieille servante dans la maison qui avait remplacé la demeure ancestrale tombée en ruines après le départ de son père vers les Laurentides. Elle se compose d'un « corps principal, recouvert d'un toit à pans coupés et flanquée d'une aile toute semblable un peu en retrait, plus petite, et qui était la cuisine. Tout cela en bois recouvert d'un badigeon jaunâtre » (p. 19 et 20). La façade, que longe une véranda à l'extérieur, est percée de deux fenêtres; celle de gauche donne sur le salon, celle de droite sur une salle commune qui communique d'une part avec la chambre à coucher du maître, située en arrière du salon, et d'autre part avec la cuisine par une porte intérieure. Un escalier conduisait de la même salle aux chambres mansardées à l'étage supérieur. Ringuet nous renseigne sur l'utilisation des pièces : le salon « aux volets hermétiques » ne servait que pour recevoir la visite annuelle du curé ou celle des parents de la ville; la salle commune n'était guère utilisée depuis la mort de tante Ludivine; la vie quotidienne se passait dans la cuisine « que l'on ne quittait que pour aller, le matin, reprendre le joug quotidien, le soir, après une veillée enfumée, étendre sur les lits durs des membres recrus ».

Outre les deux maisons, la neuve et la vieille qui sera plus tard rafistolée (p. 140) par un fils d'Euchariste, la ferme possède des

dépendances : la grange-étable, séparée de la maison par un cour, un poulailler et une porcherie, « bâtiments toujours propres, badigeonnés tous les ans » (p. 105).

L'oncle Ephrem meurt subitement d'une crise cardiaque et lègue son bien à son neveu au moment où celui-ci épouse Alphonsine Branchaud. Un nouveau foyer se fonde. « La terre était capable de faire vivre les Moisan tant qu'il y en aurait [...] Il fallait qu'Alphonsine eut son nombre » (p. 73). Elle en eut treize mais elle mourut en accouchant du dernier.

Si l'on interroge l'auteur sur les produits de l'exploitation, ses réponses n'ont pas la précision qu'on pourrait attendre d'un comptable ou d'un économiste. Les revenus essentiels proviennent de la culture, des grains et des plantes fourragères (produits destinés à l'élevage de vaches laitières, de moutons et de porcs).

Euchariste, moins routinier que ses voisins, prend l'initiative d'augmenter son revenu par un élevage modèle de volailles. Il se déclare ami du progrès : « Si l'on veut garder son monde sur la terre, » affirme-t-il (p. 107), « faut aller de l'avant. Le temps de la faucille est fini. Le temps aussi où on sumait seulement du foin et du grain. C'est pour ça que j'ai commencé mon affaire de poules ». Son amour du modernisme était limité par son gros bon sens.

Lorsque son fils Étienne lui suggère d'acheter un tracteur (p. 150), il proteste : « Écoute, mon gars, le progrès, moé, j'sus pour ça, tout le monde le sait. J'ai eu le premier centrifuge de la paroisse et je me suis quasiment battu avec mon oncle Ephrem pour acheter une lieuse. Mais il y a des choses qui sont pas nécessaires. J'en ai rencontré un qui en avait un tracteur à gazoline. Y a ruiné sa terre avec. »

Pour accomplir son dur labeur, le paysan se fie davantage à ses bras et à ceux de ses enfants. À l'acquisition d'un tracteur, il préfère l'engagement d'un ouvrier agricole après le départ de son fils aîné au collège : « Chaque année ramenait la succession des travaux majeurs : labour puis moisson; l'effort puis la rétribution; le premier ardu, presque douloureux, et la seconde tout aussi pénible; achetés des mêmes sueurs et du même renoncement » (p. 100). « Le fait pour les Moisan d'avoir besoin d'aide les ornait d'un prestige auquel ils ne laissaient point d'être sensibles; cela était une preuve de plus

de leur prospérité. Les récoltes se vendaient bien, le poulailler rapportait » (p. 122).

Tout doucement venait l'eau au moulin de Moisan. Les hivers passaient, laissant la terre de Moisan reposée, revigorée, affamée de semence et prête à une nouvelle gésine. Les printemps passaient et quand ils hésitaient encore sur le seuil de juin, un fin velours vert couvrait déjà les champs de Moisan. Passaient les étés, et toute cette encombrante richesse était avalée par les granges et fenils de Moisan, les champs pelés livrés aux bêtes. Et l'hiver venu, chaque année Euchariste Moisan entrait un beau jour chez le notaire, à Saint-Jacques [...] D'une vieille bourse de cuir, le terrien sortait des billets de banque et des pièces d'argent [p. 138].

Toute la fortune des Moisan disparaîtra, hélas, lorsque le notaire s'enfuira à l'étranger en emportant les économies des paroissiens trop confiants. Mais auparavant d'autres malheurs avaient fondu sur le héros du roman. Non seulement il a perdu sa femme et son fils aîné devenu prêtre, mais il se fait, prétend-il, voler un morceau de sa terre par son voisin, qu'il poursuivra en justice et en sera pour ses frais, il assistera impuissant à l'incendie de sa grange remplie de la récolte du foin de l'année, et finalement ruiné, il quittera son domaine pour s'exiler en Nouvelle-Angleterre, chez un de ses fils. Sa déchéance devient alors complète, lorsqu'il achève sa pénible existence comme veilleur de nuit dans un garage de White River.

« Il suffit, » écrit Pierre Angers³, « qu'Euchariste Moisan soit séparé de la terre, de sa terre, pour devenir hors de son espace vital un déraciné. » Le héros du roman est « inconcevable sans ce décor qui colle à lui comme sa peau ». « Ringuet, » ajoute le père Angers, « s'appuie sur le décor pour donner vie à ses personnages. » Le vieux Moisan songe sans cesse au bien qu'il a perdu et qu'il ne reverra jamais. Le roman se termine par une ultime évocation du milieu, dont le caractère est d'être immuable par opposition aux hommes, ses hôtes éphémères.

« Chaque année le printemps revint [...] et [...] la terre laurentienne, endormie pendant quatre mois sous la neige, offrit aux hommes ses champs à labourer, herser, fumer, semer, moissonner [...]; à des hommes différents [...] une terre toujours la même » (p. 292).

Le géographe a beaucoup à apprendre en lisant ce livre. Ce qu'il en retiendra surtout, ce sont moins les détails et les données qui n'ont rien de scientifique que l'atmosphère, le climat qui s'en dégage. L'œuvre de Raoul Blanchard sur la géographie régionale du Canada français ne saurait être parfaitement comprise et interprétée sans l'apport des littérateurs tels que Ringuet.

³ Pierre Angers, « Profils littéraires », *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (Montréal, 1963), 7, pages 183-85.